

QUELQUES ASPECTS DE LA VIE

D'UNE FAMILLE OUVRIERE

En dehors des métiers présentés dans le chapitre "Vie professionnelle à St Geoire", l'activité ouvrière était centrée sur les trois usines de soierie ; elles employaient un certain nombre d'hommes, quelques jeunes gens mais surtout des femmes et aussi les jeunes filles dont les parents n'avaient pas les moyens de faire continuer les études après le certificat. Les salaires étaient modestes et celui qu'apportaient les adolescents travaillant à l'usine n'était pas à négliger pour assurer à la famille une vie quotidienne elle aussi modeste et sans beaucoup de confort.

Certes les logements ouvriers connaissaient l'électricité - limitée d'abord aux besoins de l'éclairage. Le chauffage, la cuisson des aliments, la lessive se faisaient avec des poêles à bois et à charbon, pratiques pour brûler les ordures mais généreux en poussière de cendre, en fumée et en suie. Nombre de cuisines comportaient une charbonnière, coffre de bois plus haut que large ; le tiers supérieur recevait "le petit bois" d'allumage, et le "gros bois de chauffe", fait de troncs sciés et refendus à la dimension du foyer. Avant d'y loger le bois, on versait par une glissière, le charbon qui remplissait les deux autres tiers et qu'on retirait à la pelle par une trappe verticale à la base du coffre.

Pour le petit déjeuner, certains utilisaient le réchaud à alcool, ce qui évitait de mettre en route la "cuisinière", comme était obligée de le faire ma voisine de palier, la mère Victorine Riva.

Lorsque nous étions de l'équipe du matin - qui commençait le travail à 5 heures !- j'allais faire chauffer mon café chez elle et nous partions dans la neige, sans trace, avec des chaussettes par dessus les souliers pour éviter de glisser. Mais revenons à nos réchauds... Les premiers réchauds électriques firent leur apparition, rappelez-vous, sous la forme d'un socle métallique parfois émaillé et d'une résistance en spirale, enroulée dans le sillon d'une plaque réfractaire et qui rougeoyait à l'air libre... Gare aux doigts étourdis !... Un peu plus tard, en payant un contrat, on put aussi se faire installer un réchaud à gaz butane - à deux feux ! Ces équipements qui nous paraissent bien modestes, ont pourtant été le signe d'un réel progrès dans le niveau de vie.

Mais le vrai bond en avant dans l'amélioration des tâches domestiques a été l'installation des conduites d'eau individuelles.

Je vois encore mes parents montant au premier étage leurs arrosoirs et leurs brocs. Il y avait dans St Geoire une dizaine de bornes-fontaines à tourniquet, plusieurs lavoirs, des fontaines avec bassin. Chacun y prenait sa ration d'eau quotidienne. La salle de bains était inconnue, ainsi que les "W.C.". Quelques maisons avaient, adossé au bâtiment ou dans un fond de couloir, un cabinet à évacuation directe, sans syphon. Mais le plus souvent, chaque jardin s'ornait d'une guérite qui, vous vous en doutez, était très agréable à utiliser la nuit ou pendant l'hiver... Qu'en pensent nos enfants, habitués aux prestiges de la céramique ?

Aussi, quel "ouf !" ont dû pousser les ménagères ! Avoir "l'eau sur l'évier" - au lieu de s'arracher les bras à "charrier" seaux et arrosoirs ! Avoir de l'eau "courante" à volonté - au lieu de mesurer au plus juste la quantité nécessaire au lavage, à la vaisselle, à la préparation des aliments !... Sans parler - luxe suprême - du cabinet à chasse d'eau, qui a sonné le glas de la guérite derrière les rames de haricots...

Car chaque ménage, ou peu s'en faut, avait son jardin, soit individuel et adjacent à la maison, soit groupé avec d'autres à plus ou moins grande distance du logement. Et c'était là une occasion de rencontres, d'échanges de nouvelles et de trucs de jardinage - ne serait-ce que la recherche du meilleur moyen de se débarrasser des courtilières, qui étaient la plaie des cultures. Plus encore que de nos jours, le jardin était un moyen de faire des économies sur l'achat des légumes. Et c'était encore mieux si l'on pouvait y ajouter un poulailler et un clapier : la viande n'était pas un plat quotidien ; passe encore pour le pot-au-feu du dimanche ou, en fait de poisson, pour la morue qui était alors bon marché ; mais bifteck, roulé de veau et gigot d'agneau n'apparaissaient qu'en de rares grandes circonstances.

Dans cette existence parcimonieuse, les distractions étaient limitées. Pour les hommes, la semaine de travail était de six jours sur sept ; les femmes des usines avaient leur samedi après-midi qu'elles mettaient à profit pour faire le ménage à fond. Il restait peu de temps pour les loisirs. Les congés payés datent de 1936. Je ne pense pas que les Saint Geoiriens aient pour cela beaucoup encombré les plages.. Les ambitions sur ce point étaient plus simples ; c'était, selon les âges et les goûts, pêle-mêle, les boules, les matches de foot, les répétitions de la "musique", donc des déplacements en groupe à l'occasion de ces trois activités ; la pêche, pour quelques-uns la chasse ; et bien sûr, le Café (dont on dit dans un autre chapitre le rôle social) pour les parties de manille et de "cinq cents".

Les femmes étaient tout compte fait moins bien servies. Faut-il compter comme distractions leurs bavardages au lavoir ? leurs échanges après la messe du dimanche ? pour certaines, leur participation à des associations pieuses de l'époque ? Les pratiques religieuses avaient ainsi l'avantage d'apporter aux femmes une pause légitime dans une semaine aux occupations incessantes. Les jeunes filles avaient le patronage dominical ; le choeur de chant, ses répétitions, généralement agrémentées ou suivies de séances de fou-rire...

Dans cet inventaire restreint, il ne faut donc pas négliger les petits plaisirs d'ordre modestement culturel, comme la lecture des "Veillées des Chaumières" ou du "Petit Echo de la Mode", de la "Semaine de Suzette" ou des romans de la collection Stella ... Ni les rencontres, tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, de voisins voisines qui n'étaient pas encore accaparés par la télévision. Ni le passage, plusieurs fois par an, du théâtre Zepp, troupe familiale qui jouait "le Maître de Forges", "les Deux Orphelines", "la Porteuse de Pain". Ni bien sûr la fête tant attendue, la Vogue de la San Sarpi. Ni enfin l'apparition timide, parce qu'il s'agissait alors d'un plaisir coûteux, d'une invention qui s'est depuis totalement démocratisée : la T.S.F., la télégraphie sans fil, jeune ancêtre du transistor et du tuner Hi-Fi. Avant la guerre de 39-45, il y a eu probablement, dans les foyers ouvriers, moins de "postes" à St Geoire que de semaines dans une année. Quand peu après la Libération, jeunes mariés, nous en avons apporté un chez mes parents, je me souviens de l'enthousiasme avec lequel mon père, déjà un peu sourd, tendait l'oreille au ras du haut-parleur pour suivre les péripéties du Tour de France ou des matches de foot, et réagissait par de vigoureuses exclamations. Avec la radio, la voix des autres, la vie des autres venait d'entrer dans les maisons.

Sans doute, dans l'ensemble, la vie quotidienne des ouvriers était assez monotone. Mais on s'y était habitué, faute probablement de connaître autre chose. Et pour mon compte personnel, l'existence laborieuse de mes parents me laisse le souvenir d'une période malgré tout heureuse de ma vie. Parce que c'était ma jeunesse...

Renée et Henri MOREL.

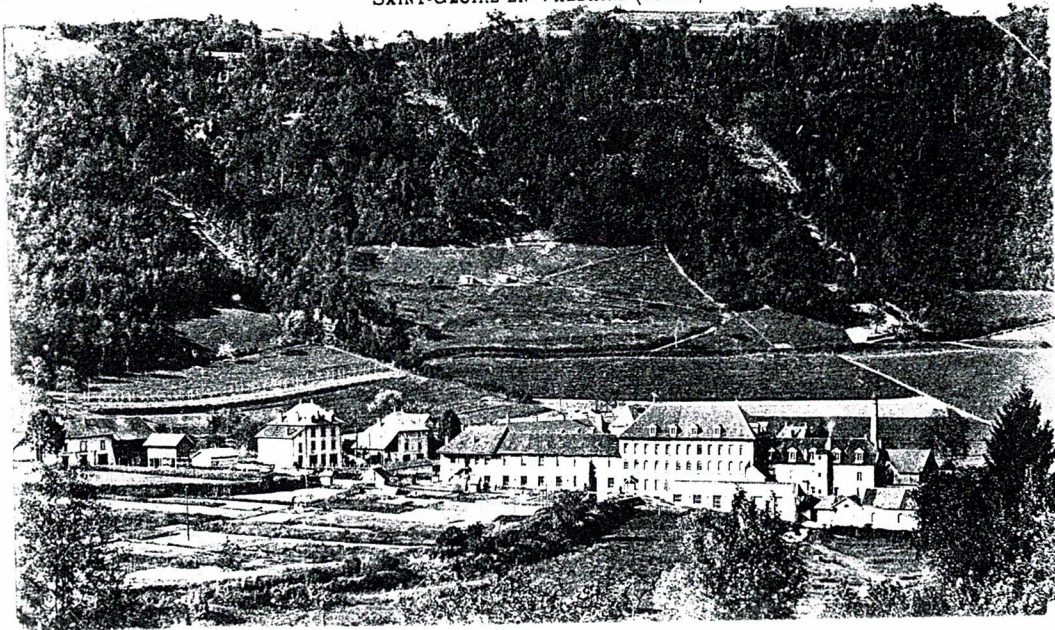


C. Vincent - Société de en-Valdaine
ST-GERMAIN-en-VALDAINE (Isère) - La Scierie Luchet MASSON



SAINT GERMAIN-en-VALDAINE - Champet

Usine de Champet — Société Anonyme MICHAL-LADICHÈRE
SAINT-GEOIRE-EN-VALDAINE (Isère)



SAINT-GEOIRE-en-VALDAINE — Champet - Les Usines

